

# *Libretto*



CATHERINE RAVEN

FOX ET MOI :  
UNE AMITIÉ  
PEU ORDINAIRE

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par BERNARD SIGAUD

*libretto*

Titre original:

*Fox & I: An Uncommon Friendship*

© Catherine Raven, 2021

International Rights Management:

Susanna Lea Associates on behalf of Spiegel & Grau, LLC

Pour la traduction française:

© Phébus/Libella, Paris, 2021

ISBN: 978-2-36914-828-9

Les récits de cet ouvrage reflètent les événements tels que l'auteur se les remémore. Certains noms de personnes et de lieux et certaines caractéristiques permettant leur identification ont été modifiés, afin de protéger la vie privée des personnes décrites. Une partie des dialogues a été recréée de mémoire.



*pour Fox*



UN DOUBLE ARC-EN-CIEL a changé le cours de ma relation avec le renard. Je faisais mon jogging, quand je me suis rendu compte qu'il ne survivrait que quelques années dans cette contrée inhospitalière. À l'époque, je croyais qu'investir émotionnellement dans une créature à la vie aussi courte était un jeu déraisonnable – une aimable folie. Avant que le jogging se termine, un arc-en-ciel est apparu devant moi. L'une de ses extrémités s'insinuait dans un îlot de grands peupliers morts qui eux-mêmes se noyaient dans le ciel gris, leurs cimes se fendant et se ramifiant les unes contre les autres. Un deuxième arc-en-ciel s'incurvait au-dessus des peupliers. Je me suis arrêtée. Combien d'arcs-en-ciel avais-je vus, rien que dans cette vallée? Une centaine, facilement, et je m'arrêtais toujours pour les regarder. Je compris alors que le renard, comme un arc-en-ciel et tous les autres dons de la Nature, avait une valeur intrinsèque absolument indépendante de sa longévité. Ensuite, chaque fois que je débattais sur le fait de consacrer tout ce temps à un animal dont la durée de vie excédait à peine un battement de paupières, je me rappelais les arcs-en-ciel.



## LE BOA DE SAINT-EX

Le renard apparaissait chez moi, devant mon chalet, depuis douze jours consécutifs. Pas plus d'une minute après que la lumière du soleil eut coiffé la colline à l'ouest, il s'allongeait dans un recoin de terre entre les mottes bleues friables de stipes dentés. Calant le bout de sa queue sous son menton et plissant les yeux, il feignait de dormir. Je m'asseyais; les pointes raides des stipes traversaient la toile de mon siège de camping. J'ouvrais un livre et faisais semblant de lire. Seuls deux mètres et un plan de myosotis, maigrichon et solitaire, nous séparaient. Il se peut que quelqu'un nous ait observés – une musaraigne basanée, un mulot, un boa caoutchouc – mais j'avais l'impression que nous étions seuls au monde.

Le treizième jour, vers 15 h 30 et pas plus tard que 16 heures, je m'emmitouflai de plus de vêtements qu'il n'était nécessaire pour être douillettement au chaud et sortis. Une fois assise, les pieds tapotant le sol, je joignis les mains comme pour la prière et les fourrai entre mes genoux. J'attendis le renard, en espérant qu'il ne se montre pas.

Situé à trois kilomètres de grimpette sur une route caillouteuse dans une vallée de montagne isolée, et à cent kilomètres de la grande ville la plus proche, mon chalet n'était pas un hébergement convenable pour une fille qui vivait seule. Pas de rue, pas de nom de rue, donc pas d'adresse. Habiter dans ce lieu reculé m'interdisait l'accès à un emploi raisonnable. J'étais à des kilomètres de la portée de toute antenne-relais ; si j'étais mordue par un serpent à sonnette ou si je dévissais en escaladant la falaise rocheuse derrière le chalet, personne ne m'entendrait crier au secours. Et d'abord, bien sûr, ça m'évitait l'inconvénient de crier.

J'avais acquis ce terrain trois ans plus tôt. Jusque-là, j'habitais plus haut dans la vallée, dans un bungalow de location que son propriétaire avait « hivernisé », dans la mesure où, si je portais une parka doublée de duvet et des *kamik* – des bottes inuites – au lit, je ne succomberais pas aux engelures du jour au lendemain. C'était tout ce que je pouvais me permettre, avec l'argent que je gagnais comme guide de randonnée en montagne et animatrice à temps partiel d'études de terrain. Quand une université m'a offert un poste de chercheur pour une durée d'un an, j'aurais dû sauter sur l'occasion, pourriez-vous penser. Pas seulement parce que je passais entre les glaçons pour entrer dans la douche, mais parce que prendre le train postdoctoral était la prochaine étape logique pour une biologiste. Mais je n'ai pas fait le saut. J'ai dit à l'université d'attendre que j'aie acheté ce terrain. Ensuite, j'ai accepté de louer une minuscule chambre en cité U sur le campus, à deux cents kilomètres d'ici. Chaque week-end, à travers les tempêtes de neige et sur des chaussées verglacées, je rentrais en voiture au bercail pour camper. Perchée sur un petit rocher, j'écoutais le sifflement de mon réchaud au propane et le bruit sec – ping! – des sauterelles qui venaient percuter de

front la toile tendue de ma tente. J'avais l'impression de faire partie de ma terre. Je n'avais jamais eu l'impression de faire partie de quoi que ce soit, auparavant. Quand mon contrat avec l'université est venu à échéance, j'ai campé sur place à plein temps, tout en prenant les dispositions nécessaires pour que des artisans viabilisent la propriété et construisent le chalet.

Devant la maison, depuis l'endroit où je m'asseyais pour attendre le renard, la vue était superbe. Peu de structures me gênaient ma vallée ; les arcs-en-ciel complets n'étaient pas rares. Les extrémités de ce double arc-en-ciel atterri-ssaient dans les champs ondulants en contrebas de chez moi : de la verdure – pas assez pour cacher un farfadet –, mais ce serait sûrement mieux que de fréquenter les serpents à sonnette. N'empêche que j'étais déchirée. Même un double arc-en-ciel complet ne pouvait me donner ce qu'une ville pouvait m'offrir : l'occasion d'interagir avec les gens, de m'immerger dans la culture et de trouver un vrai boulot où je serais tellement occupée à accomplir un travail responsable que je n'aurais pas le temps d'aller débusquer un renard dans son terrier. J'avais fait pas mal de sacrifices pour décrocher mon PhD en biologie : j'avais dormi dans des bâtiments abandonnés et passé la serpillière sur les parquets, à l'université. En échange de quoi j'avais appris que la méthode scientifique est le fondement du savoir et que les renards sauvages n'ont pas de personnalité.

Lorsque Fox s'approcha de moi à pas feutrés, une flûte jouait une mélodie ténue et hypnotique, comme l'air du *Joueur de flûte de Hamelin*, mon conte favori. Vous vous en souvenez certainement : un inconnu aux habits bariolés apparaît dans la ville et entraîne par sa musique les enfants vers une contrée de lacs alpins et de pics enneigés. Quand le renard se pelotonna à côté de moi et plissa les yeux, j'ouvris

mon livre. La musique jouait toujours. Non, ce n'était pas le légendaire flûtiste, pas du tout. C'était juste un oiseau – une grive, au loin.



APRÈS AVOIR DORMI depuis le milieu de la matinée à l'ombre de son rocher favori, le renard fut réveillé par la chaleur d'un soleil déclinant. Pointant son arrière-train vers le ciel et son museau vers le vent, il étira son cou le long d'une patte antérieure aussi nue qu'un mulot nouveau-né. En réalité, la fourrure n'avait pas disparu, elle était simplement mal orientée. Se tournant vers sa queue, il découvrit que le vent rabattait son pelage à plat vers l'arrière, laissant la peau sur l'avant de ses pattes exposée, mais réchauffée par le soleil.

Un mulot avançait en raclant le sol caillouteux, de sa démarche lourde et hésitante de femelle gravide. Le mulot était presque à la bonne distance lorsqu'un coup de vent claqua sur les herbes sèches et effaça la bande-son. *Pisse de fouine!* Et la journée du renard ne faisait que commencer. En dessous, sur le Plat-des-Luzernes, le vent ne soufflait pas. Un grouillement de mulots culbutait à l'ombre des arbustes et les perdrix s'agitaient dans les haies. Mais pas pour lui. Le Plat appartenait à sa mère, qui n'en autorisait l'accès qu'à son compagnon et à leurs renardeaux fraîchement sevrés. Toutefois, le renard ne demandait presque jamais cette permission pour accomplir ses projets. Il avait plus d'un an, désormais, et était assez agile pour mettre à l'épreuve la vigilance maternelle. En fait, des expéditions intrusives avaient souvent la priorité dans son programme.

Pour l'instant, il projetait d'éviter le territoire de sa mère et de visiter la maison au toit bleu et luisant. Cette

maison était perchée à flanc de colline, en dessous de son terrier et au-dessus de celui de sa mère. Son toit semblait être posé directement sur le sol; armoises et genévriers débordaient sur ses flancs nord et sud. En fait, elle était orientée à peu près comme son propre terrier. Les deux domiciles, creusés dans le même flanc de montagne, s'exhibaient complètement au soleil levant et couchant. Tous les deux faisaient face à la rivière sinueuse et miroitante, et se cachaient du glacial vent du nord.

Il scruta le flanc de la colline pour détecter des itinéraires susceptibles de le conduire à cette maison. L'arroyo à sec était sonore, mais le renard n'était pas en mission confidentielle et cette voie présentait en gros peu d'obstacles. Prendre la piste de l'arroyo exigeait de traverser une crête battue par le vent. Précédant le vent, un gigantesque nuage entraînait en collision avec la Colline-Ronde. S'accroupissant entre deux feuilles de cactus qui lui arrivaient au menton, il faillit s'arrêter de respirer pour empêcher leurs piquants de lui chatouiller le poitrail. Un prix correct à payer pour assister à ce spectacle nuageux. Après avoir percuté la colline, le nuage éclata en menus morceaux. *Comme prévu!* D'épais bouquets de graminées vivaces s'agitaient dans l'arroyo, leurs tiges pliant sous le poids de panicules mûres. Longilignes et minces comme des arêtes de poisson, leurs graines s'incrustèrent dans son pelage et lui percèrent la peau. S'arrêtant devant un petit rosier, il se peigna contre ses épines. À présent allégé, il descendit en bondissant dans le ravin, oscillant de droite à gauche comme un autour ravisseur de campagnols qui glisse en rase-mottes.

Des cactus, des rafales de vent, des graines telles des arêtes de poisson: pas le meilleur endroit pour élire domicile. Les renards du Plat-des-Luzernes étaient

probablement à moitié endormis dans leur verte prairie, attendant que des mulots égarés foncent aveuglément dans les herbes rases et molles et s'empalent sur leurs canines peu méritantes. Comme domicile, il n'y aurait pas eu mieux. Enfin, si vous étiez un de ces renards dont le seul but dans la vie était de régner sur un terrain de chasse à haute densité de mulots écervelés.



Je fourrai mon matelas de sol Therm-a-Rest dans son sac en toile et le transformai en chaise de camping. Il m'avait accompagnée pendant des centaines de nuits en pleine nature et, tel un cheval de course reconverti en animal de promenade, il refusait d'être domestiqué. Où que je le jette, il atterrissait toujours sur le bout de terrain le plus décourageant. Fox arriva en trottant, se mit à l'ombre du chalet, puis se pelotonna et s'aplatit comme une carpe, avec rien que deux mètres et ce malheureux myosotis entre nous. Il attendit sans bouger sur sa couche lisse tandis que, déséquilibrée, je me balançais sur mon siège mou et dépourvu d'armature.

– *Le Petit Prince*, dis-je en ouvrant un livre de poche à la couverture cirreuse. Par Antoine de Saint-Exupéry.

Longtemps ma vie avait été une queue de mouffette. Un point d'interrogation. À présent que j'avais décidé de quitter cet endroit, la question n'était plus ce que je devais faire, mais pourquoi je ne le faisais pas. Et la réponse, j'ai honte de l'avouer, avait un peu à voir avec le renard.

Nous – le renard et moi – avions zigzagué depuis des mois avant d'atteindre notre niveau de confort actuel. Je n'avais pas pris la peine de cartographier notre itinéraire exact, mais une mission de reconnaissance était à l'horizon.

En terrain sauvage et découvert, il n'est pas facile d'éviter l'horizon.

– Le petit prince demande à Saint-Ex de lui dessiner un mouton. Saint-Ex veut bien, parce que... bon, je crois que c'est une question de gentillesse, Fox.

J'avais fini par adopter le rythme suivant : lire, parler à Fox, ensuite le regarder en silence pendant quinze secondes. La pause de quinze secondes simulait son temps de parole.

– Le prince n'aime pas les dessins de moutons obtenus, alors Saint-Ex lui présente le dessin d'une caisse et lui dit qu'il y a un mouton à l'intérieur.

Je haussai les épaules.

– Ça marche ! Un mouton invisible, mis dans une caisse. Mais si, Fox, un mouton dans une caisse.

Puis ce fut son tour, ses quinze secondes.

Les humains achètent, encagent et incarcèrent toutes sortes d'animaux ; ils les font enregistrer, paient la taxe, les tiennent en laisse. Ces animaux vivent dans des caisses comme le mouton de Saint-Ex. Quiconque détient la caisse – ou la cage – impose son imaginaire aux animaux ainsi confinés. Les gens peuvent humaniser ou déshumaniser leurs animaux encagés selon leur bon – ou mauvais – vouloir.

De ma main libre, j'arrachai du sol une touffe sèche de chiendent à crête. Les tiges se fendirent et éclatèrent en échardes dans ma paume nue. Fox ouvrit de grands yeux et me regarda secouer ma main meurtrie. Nous avons presque atteint la durée moyenne de son temps d'écoute en position semi-couchée – dix-huit minutes. Rejetant la tête en arrière dans un généreux bâillement, il tira une langue rose et caoutchouteuse comme une gomme à l'ancienne.

Écouteriez-vous attentivement pendant dix-huit minutes

un canard cancaner? Une vache meugler? Un chien aboyer? Ça fonctionne dans les deux sens. Nous autres animaux reconnaissons les signaux vocaux distincts émis par nos congénères et reléguons les sons des autres espèces au niveau du bruit de fond. En général, eux entendent « bla-bla-bla » et nous entendons « coïn-coïn-coïn ».

En général. Même avant de rencontrer le renard, je soupçonnais que les renards roux pouvaient être une exception. Un scientifique russe, Dmitri Beliaïev, passa cinquante ans à apprivoiser des renards pour leur apprendre à réagir à des ordres vocaux. Ses expériences suggérèrent que les renards, comme les chiens, étaient capables de distinguer des sons humains discrets. Autrement dit, les renards pouvaient identifier la différence entre *zzz*, *mmm*, *chhh*, et ainsi de suite. Si Beliaïev avait raison, Fox entendait les mots, mais sans les comprendre. Comme moi à l'opéra.

Le renard décaissé et moi étions en pleine lecture, lorsque le fixe nous interrompit. J'essayai de l'ignorer, mais je n'avais pas de répondeur et l'appelant semblait avoir une patience illimitée. Après avoir écouté une bonne douzaine de sonneries, je rentrai dans la maison et décrochai le téléphone d'en bas, laissant la porte ouverte pour surveiller Fox. Jenna, l'une des responsables du programme d'éducation continue de l'université locale et ma supérieure, voulait finaliser les détails de mon futur cours sur la faune et la flore. Cet emploi, à une cinquantaine de kilomètres de chez moi, m'occupait environ dix semaines par an. Mais que faire du renard? Je ne l'avais encore jamais quitté. C'était toujours lui qui mettait fin à nos rencontres. Il partait le premier, telle était notre coutume. Et il était encore là, à sept mètres, au-delà de la possibilité d'un contact oculaire, au-delà de la distance polie entre interlocuteurs dans n'importe quelle culture; tirant vers lui

le plant de myosotis avec sa patte, il frottait son museau contre la tige captive.

Pour créer l'impression que je ne l'abandonnais pas, je me rapprochai de la porte, coinçant le combiné entre ma joue et mon épaule afin que Jenna ne puisse pas m'entendre dire à Fox que je n'en avais pas pour longtemps et qu'il devrait être patient. Quand je replaçai l'écouteur contre mon oreille, Jenna était en train de me demander à qui je parlais.

– À personne. Il n'y a que moi, ici. Je vais avoir combien d'étudiants ?

Fox libéra sa fleur en voie de flétrissement et scruta le sol à la recherche d'un insecte à menacer.

– Mais je viens de te le dire, non ? Trente-deux. Alors comme ça, tu as un animal chez toi.

– Mais non. Je suis toute seule, ici. Tu sais bien que je marmonne et que je parle toute seule.

Fox se tourna pour voir s'il se passait quelque chose de plus intéressant sur son postérieur.

– Tu sais que quand tu parles toute seule, tu ne marmonnes pas ?

Lorsque la conversation se termina, Fox était déjà en train de muloter. J'entends par là qu'il chassait à la fois les mulots et les campagnols, deux familles de rongeurs distinctes, qu'on ne distingue pas si on les observe à bonne distance. Chasseur doué, Fox ne pouvait pas consommer tout ce qu'il capturait. Il dispersait des caches un peu partout, y compris dans la zone entourant mon siège de camping – sans doute une marque de prévenance. Une semaine après que Fox eut décidé de devenir un visiteur habituel, je dressai un mur de galets pour délimiter une zone d'exclusion de rongeurs (ZER) autour de mon poste de lecture. J'envisageais la ZER comme un lieu d'où seraient

bannies l'inhumation de menus rongeurs mutilés, morts et aplatis et surtout puants et, plus important encore (du moins en ma présence), leur exhumation.

Fox avait d'autres idées en tête. Lorsqu'il enterra une carcasse dans l'enceinte de la ZER, je lui montrai du doigt le mur de galets lilliputien et lui signifiai que les rongeurs momifiés n'avaient rien de formidable. J'expliquai ensuite la signification de *formidable*. Se doutant que je ne disais rien de distrayant, il traduisit le tout comme «bla-bla-bla». Bien que la petite muraille n'ait pas modifié le comportement de Fox, elle atténua en une occasion précise la gêne que me procurait le fait d'héberger un renard.

– Y a un rongeur en putréfaction dans votre allée, là. C'est dégueu.

Le préposé de l'UPS me remit ma dotation mensuelle de fournitures de bureau.

– Encore un mulot? Ça alors. Un animal a dû...

Je secouai la tête et baissai les yeux sur mes orteils à découvert et rouges de honte.

– Ça arrive depuis un certain temps.

Je regardai le chauffeur droit dans les yeux.

– Peut-être que... euh... une mouffette?

– Oh non, c'est un renard. Un renard, pas autre chose.

Comme tous les gens de la campagne, je me débrouillais. Ici, il n'y avait pas de service d'enlèvement des ordures ni de déneigement. Le shérif habitait à cinquante kilomètres de chez moi. Nous nous occupions nous-mêmes de nos maisons, de nos pelouses et de nos routes. Mais nous ne distribuions pas le courrier. Le gouvernement fédéral non plus. Notre isolement apparemment excluait l'usage de boîtes aux lettres. L'homme de l'UPS tapa du pied et un petit nuage de glaise sèche explosa sur sa chaussure de ville en cordovan.

– Ça creuse partout et ça pue. Je laisserais pas un renard s’installer chez moi. Pas question.

Sans attendre qu’il ait fini de secouer la tête, je montrai le mur de galets.

– Mais je ne le laisse pas faire ! Lui... ça ou autre chose. Non.

LE LENDEMAIN, en attendant l’apparition de Fox à 16 h 15, je songeai à l’étape que nous allions bientôt franchir : quinze jours consécutifs de lecture partagée, l’équivalent de six mois pour un renard. Bien des renards étaient passés ici avant lui ; certains étaient nés à une minute de marche de derrière chez moi. Tous étaient demeurés furtifs. Contre toute attente, et pendant plusieurs mois, Fox et moi avons créé une relation en traçant prudemment notre route au milieu d’événements aussi divers qu’aléatoires. Nous avons réussi une prouesse qui méritait d’être célébrée. *Mais comment fêter ça ?*

Je décidai de plaquer Fox.

J’ouvris la boîte en fer rouge, versai le marc de café dans un pot d’eau bouillante, attendis que mon cow-boy coffee se décante, me demandant comment me débarrasser du renard. Peut-être qu’il ne reviendrait plus. J’ouvris la porte du frigo.

– Aurais-je confondu une coïncidence avec un engagement ?

Le réfrigérateur ne répondit pas. En plus, il était presque vide. Mais il me donna une idée. Je dressai une liste d’articles alimentaires et programmai suffisamment de tâches ménagères pour m’occuper longtemps après 16 h 15, puis je partis. Le supermarché se trouvait dans une petite ville à une cinquantaine de kilomètres en aval, ce qui

m'obligea à rouler en tournant le dos au sud et au ciel bleu – mon ciel. Droit devant, des nuages à la face blanche et au fondement noir se poursuivaient en envahissant les montagnes à l'est. Au-dessous, dans l'ombre alternée au fil des virages, des vaches Angus, des brebis agnelantes et des chevaux endurcis conspiraient à rendre chaque nouveau kilomètre difficile à distinguer du précédent. D'habitude, j'estimais ma position en comptant les courbes de la sinueuse rivière, ma moyenne en observant le déplacement des nuages et ma bonne fortune en comptant les aigles royaux. (Mon record était de sept; cinq méritaient une mention dans mon journal de bord.) Pas aujourd'hui.

À présent que j'étais libre d'être là où je voulais à 16 h 15, je chaussai mes sandales ailées et roulai trop vite pour compter les aigles. Imaginez une section de route en ligne droite, sans nids-de-poule – et pas le moindre véhicule en vue. En cinquième, je chevauchai la ligne médiane pour éviter de pencher vers la carrière en contrebas et accélérai suffisamment pour que l'aiguille passe dans le secteur droit du compteur. Vous cherchez l'adjectif? Inutile, car *j'étais* le mercure : le vif-argent, Hg, *hydrargyrus*, extrait du cinabre, réfractaire à l'entassement, incapable de prendre une forme fixe. Le volant vibra en signe d'approbation.

Le privilège de fréquenter un renard coûtait plus que ce que j'avais déjà payé. La semaine précédente, tandis que je faisais mes courses en ville, j'avais eu l'idée saugrenue de faire un tour au centre de remise en forme. La seule personne en train de soulever des poids était Bill, un scientifique avec qui j'avais travaillé dans des parcs nationaux. Je lui laissai entendre que j'avais « peut-être » la visite d'un renard.

– Tant que tu ne fais pas de l'anthropomorphisme, réagit-il.

Humiliée par cette phrase soulignée d'un clin d'œil, je m'éclipsai. Le terme « anthropomorphisme » désigne l'acte inacceptable consistant à humaniser les animaux – imaginer qu'ils ont des qualités que seuls les humains devraient avoir –, ou à admettre les renards dans le cercle de vos amis et connaissances. N'importe quel individu pouvait sans problème humaniser les animaux qu'il possédait – chevaux, faucons et même mouffettes en laisse. Mais pour quelqu'un comme moi, qui enseigne l'histoire naturelle, anthropomorphiser des animaux *sauvages* était ringard et très peu cool.

Point n'est besoin d'un grand effort d'imagination pour voir que la société a creusé un fossé au bulldozer entre les humains et les animaux sauvages, non encagés, et qu'il est bien trop large et trop profond pour qu'on prenne le risque de le franchir, à moins d'être d'une témérité irresponsable. Si vous voulez vous rendre impopulaire, vous pourriez tout aussi bien débarquer dans un amphithéâtre universitaire en portant les culottes courtes et les socquettes blanches de Jean-Christophe, au lieu d'être accusé d'anthropomorphisme. Seul Winnie l'Ourson serait copain avec vous.

Pourquoi subir pareille humiliation ? Mieux vaudrait rester de votre côté du fossé. Quant à moi, j'étais éreintée à force de descendre, de traverser et de remonter. Parfois, c'était plutôt une chute qu'une descente-remontée. Étais-je en train de fantasmer sur la personnalité de Fox ? Ma conception de l'anthropomorphisme ne cessa de changer avec l'évolution de nos relations. À ce stade, à leur début, c'était la curiosité qui dominait, chez moi.

D'UNE MAIN, je saisis deux champignons blancs à chair ferme et, de l'autre, essayai d'attraper un de ces maudits

sacs plastique qui vous glissent entre les doigts. À l'envers de mon poignet opportunément exposé, le cadran de ma Timex lança un éclair. Quarante-cinq minutes avant 16 h 15. Le renard ! Rejoindre un renard que je voulais jeter par-dessus bord sembla soudain plus important que ces champignons pour lesquels je faisais cent kilomètres aller-retour. Je secouai le sac plusieurs fois, mais il refusa de s'ouvrir ; je remis donc les champignons sur le rayon, les coinçant entre quelques oranges, puis poussai mon chariot plein en direction des caisses. Absorbée par le calcul du temps nécessaire pour rentrer chez moi entre deux haies de cerfs de Virginie sur une route à deux voies, je me retrouvai comme par hasard devant la caisse rapide, qui était libre. Un cow-boy arriva derrière moi. La caissière examina mon chariot, haussa les sourcils, sourit et ne dit rien. Elle était censée demander si j'avais trouvé tout ce que je cherchais ; elle voulait demander si je savais compter jusqu'à huit.

– Oui, merci, répondis-je à la question qu'elle ne posa pas. Mais je regrette d'avoir laissé des champignons à la dernière minute.

Ses sourcils retombèrent. Elle roula des yeux.

Je tirai un portefeuille de ma poche arrière.

– Dommage pour les champignons, dis-je en comptant les billets.

Puis je me retournai vers le cow-boy et remarquai qu'il avait environ cent dix ans.

– Mon Dieu. Rien qu'un petit régime de bananes.

Je me penchai au-dessus de son chariot et en examinai attentivement l'intérieur. Rien. Juste ces bananes.

– Vous savez, vous n'aviez pas besoin d'un chariot pour ça.

– J'avais besoin de quelque chose sur quoi m'appuyer, en attendant.

Je réfléchis un instant à cette remarque. Contenait-elle un message sous-jacent? L'indice révélateur n'était pas dans les paroles du cow-boy, mais dans son regard fixe, dur comme du silex. Il escomptait que je m'excuse. Mais au retour, à mi-parcours, je me rendis compte qu'il avait été agacé que je ne sois pas devant la bonne caisse. J'avais horreur de rater les signaux sociaux non verbaux. Chaque fois que j'en détectais un trop tard, je craignais que quelques autres ne m'échappent encore, comme des flèches passées au-dessus de ma tête.

Mais avant tout, je craignais de ne pas être rentrée quand le renard se présenterait. C'était un invité inattendu et je ne pouvais pas le faire attendre. Les invités inattendus sont très différents des invités attendus, dont la qualité, j'imagine, les autorise à fermer les yeux sur un retard temporaire de leur hôte. Les invités attendus vont crier gaiement «Ho-ho, c'est nous!» et, sans attendre de voir si Ho-Ho est à la maison, carrément entrer. Ils sautilleront jusqu'au frigo et se serviront en boissons. Mais les invités non attendus sont fragiles, et il importe de les accueillir ponctuellement afin de minimiser l'inconfort inhérent à leur statut ambigu. Un cas excessivement problématique est celui de l'invité non attendu qui sait qu'on s'attend à ce qu'il vienne.

À moins que je ne sois rentrée dans les quarante minutes, un renard roux exprimerait son attente raisonnable de mon hospitalité en trottant jusqu'à mon chalet. Il gratterait la terre, humerait l'air, feindrait la préoccupation et dépenserait ses minuscules réserves de patience et d'humilité. Puis il s'éclipserait, boudeur, terriblement contrarié. Et ça, je ne pouvais pas l'expliquer à un cow-boy de cent dix ans soutenu par un chariot lesté de cinq bananes, mais c'était néanmoins vrai.

En débouchant dans mon allée, je scrutai la colline

joufflue de l'autre côté du ravin. Une falaise verticale avec un insolent penchant vers le nord était posée à son sommet telle une élégante toque. Au milieu de cette falaise, sur une saillie blottie dans un plissement ombragé, un aigle royal décolla de son nid. Je descendis de voiture, montai en courant à l'étage, me penchai sur le rebord de la fenêtre et cherchai le renard. Lorsque le bout de sa queue perça les chiendents à crête, je le suivis à la jumelle comme s'il était une grouse que je tenais au bout de ma carabine calibre 20. Technique traditionnelle bien connue des chasseurs, ce suivi oblige à anticiper la vitesse et la direction d'un animal en maintenant le canon, le guidon ou le réticule de la lunette juste en avant de la cible en mouvement. Fox était facile à suivre. Sa queue caracolait effrontément sur la ligne de pente. Mon manuel de biologie du temps de la fac affirmait que les animaux sauvages esquivent instinctivement leurs ennemis naturels. C'est peut-être vrai pour les renards en général, mais ce renard particulier n'esquiva pas l'aigle royal : il dévalait allègrement la colline, sur l'air de l'ouverture de *Guillaume Tell*.



TANDIS QUE L'AIGLE ROYAL s'élevait au-dessus de son nid, un minuscule renard mâle, trente mètres plus bas, cheminait dans le ravin. Au moment où le renard atteignit une maison au toit bleu, la porte du garage se referma en rugissant et l'animal fit un crochet pour emprunter la seule voie dégagée menant à la rivière, un chemin de terre qui jouxtait un ruisseau bordé de peupliers noirs. Un champ de luzerne aussi vert et uni que le collier d'un faisan s'étendait d'un côté du ruisseau. Des monticules secs, bigarrés et aussi illisibles que la queue d'un faisan se pressaient de l'autre côté.

De l'autre côté de la rivière, les champs devenaient des collines, les collines devenaient des forêts; ces forêts glissaient sur des falaises abruptes, lesquelles se blottissaient sous des sommets enneigés. Au-delà des sommets enneigés, des chaînes de montagnes s'étiraient sans trêve. L'aigle ne savait pas où s'arrêtaient les montagnes, ni si elles s'arrêtaient quelque part. Après avoir regardé le renard disparaître au milieu des saules ventrus privés de feuilles qui bordaient la rivière, l'aigle repartit vers l'amont, là où des agneaux nouveau-nés piquetaient les champs alentour.

Le renard rampa sous les arbustes jusqu'à ce qu'il puisse délicatement tremper ses pattes antérieures dans la rivière. Il contempla un îlot de sable fraîchement exposé qui resplendissait au soleil. Le renard savait nager, mais préférait s'en abstenir. De toute façon, la rivière, presque en hautes eaux, était large, boueuse et tumultueuse, noyant les chenaux multiples, les langues de terre et les bancs de gravier de l'automne précédent. Pas même un élan ne voudrait essayer de la franchir. Et aujourd'hui? Aujourd'hui, il y avait peut-être une humaine qui l'attendait.

Plus tard, l'aigle aperçut deux animaux devant la maison au toit bleu: un renard se déplaçant vers l'ouest et les collines d'armoises, et une personne se dirigeant vers l'est, vers la rivière. Chassant plus près du sol, l'aigle conclut qu'ils n'allaient pas dans des directions différentes; ils – les deux animaux – se dirigeaient l'un vers l'autre.



Laisant *Le Petit Prince* et un thé glacé près de mon siège de camping, je partis à la recherche de Fox. Quand je le repérai, il revenait de la rivière au petit trot en suivant une piste qui obliquait sous mon chalet. Il aurait pu soit continuer ainsi

et m'éviter complètement, soit quitter la piste et attaquer la pente pour me rejoindre au lieu habituel du rendez-vous. J'avancai directement à sa rencontre, trébuchant dans des trous et sur des monticules là où les mouffettes avaient creusé, me cognant le pied contre des pierres embouées grosses comme des melons, bataillant contre des fourrés de pois grimpants qui m'arrivaient jusqu'à mi-cuisse. Des vrilles de trèfle griffaient mes lacets couverts de bractées accrocheuses. Quand il fut à environ neuf mètres de moi, il s'arrêta et m'observa. Si j'avais contourné les obstacles au lieu de les franchir, si j'avais orienté mon regard vers l'alouette des champs mélodieuse ou m'étais baissée pour arracher une mauvaise herbe, il n'aurait pas saisi que je m'attendais à le voir. Immobile à la lisière de la prairie, je serrai les bras sur ma poitrine et m'accroupis comme une grenouille, le torse entre les genoux. Il me vit en position d'attente et partit rejoindre son poste habituel près du myosotis. Je le suivis.

Je repris ma lecture à haute et forte voix, à partir de l'endroit où nous nous étions arrêtés la veille. Après deux paragraphes, je brandis le livre ouvert et lui montrai un prince aux cheveux aussi blonds et hérissés que le poil d'un faon d'antilope. Passant de la lecture au résumé, je continuai :

– Le petit prince habite sur un astéroïde... C'est une planète miniature. La planète n'a qu'une seule fleur, une rose. Elle est vaniteuse. Ses pétales...

J'étirai une main en forme de 747 au décollage (juste pour souligner).

– Ses pétales sont lisses. Comme après un lifting. Pas de rides. Ouais, je sais, Fox.

Je hochai la tête.

– Mais le prince est amoureux de la rose.

Ma gorge, prédisposée à la laryngite, se serra en réaction contre le vent chaud et sec.

Comme toutes les roses de jardin, la rose du petit prince est exigeante question entretien.

– La voici, gorgée d'eau.

Je soulevai un ballon de plage imaginaire.

– Elle demande... non, elle *exige* que le prince aille lui chercher encore de l'eau.

Je lançai le ballon de plage au-dessus de la tête de Fox et attrapai le verre de thé glacé qui transpirait à côté de moi. Fox suivit le verre des yeux. Il frissonna et tressauta ; je reposai le thé sans l'avoir bu.

– Il lustrait ses quatre épines rien que pour apaiser sa vanité.

Fox me regardait fixement en clignant des yeux par intermittence. Je toussai sans détacher mon regard de lui, comptai silencieusement jusqu'à quinze, y compris les « mille pauses » au milieu, toussai de nouveau.

– Je sais ce que tu penses, Fox. La rose n'est pas amoureuse du prince. Il perd son temps.

Fox se redressa sur son arrière-train et pencha la tête dans la pose typique de la curiosité canine. Ce qui m'encouragea à continuer de résumer. Je montrai du doigt la fleur unique du myosotis et expliquai qu'une rose, comme le myosotis, est une plante : un petit organisme autotrophe à la durée de vie brève et aux capacités émotionnelles limitées.

– Ce qui permet de répondre à la question de savoir si la rose est vraiment amoureuse, Fox.

Je me tus et comptai. Il ne donna pas l'impression d'avoir trouvé ce dernier commentaire désinvolte et je poursuivis donc mon résumé de l'intrigue :

– Le prince s'éjecte de sa planète, voyage dans tout

l'Univers, et finit par se retrouver sur Terre. Il erre dans le Sahara.

Je dis à Fox que le prince tombe par hasard sur Saint-Exupéry, qui hallucine tandis qu'il essaie de réparer un avion en panne et une relation avec une femme qu'il a laissée tomber.

– Cette femme, comme la rose, est une enfant gâtée et une vaniteuse.

À l'époque où je faisais la lecture à Fox, il y avait cinquante millions d'exemplaires du *Petit Prince* en circulation. Il avait été traduit en cent soixante langues. Son auteur, Antoine de Saint-Exupéry, pionnier de l'aviation, avait écrit le court roman *Vol de nuit*, best-seller international qui lui avait valu le prix Femina, et *Terre des hommes*, récit mémoriel que la National Geographic Society tenait comme le troisième meilleur roman d'aventures du monde. À l'époque de sa splendeur – les années 1930 et les années 1940 –, les membres de l'élite mondiale riche et cultivée déroulaient le tapis rouge pour lui.

Mais il préférait les endroits où il n'était pas le bienvenu. Le Sahara, par exemple. Saint-Ex pouvait se passer de la civilisation et entretenait toute sa vie avec elle une relation désinvolte. Alors même qu'il pouvait fréquenter les personnes les plus sophistiquées de la planète, il préférait parler aux baobabs, aux roses, aux renards et à Dieu.

*Vous voulez dire qu'il parlait tout seul ?*

Non. Je veux dire qu'il parlait aux baobabs, aux roses, aux renards et à Dieu. Il fréquentait des humains, des animaux sauvages et des plantes qui n'avaient pas honte de leur apparence excentrique ou n'en étaient pas conscients : une coiffure asymétrique, des feuilles fripées, un pantalon chiffonné, une queue de mulot restée collée à la babine supérieure. Saint-Ex n'avait cure des

façades sociales. Il aimait être en compagnie de gens à l'imagination vaste pimentée d'un peu de magie – comme un enfant. Aussi a-t-il écrit un livre dans lequel il choisit ses compagnons potentiels en leur montrant un exemplaire d'un dessin d'enfant – un animal *in situ* – et en leur demandant de l'identifier. Tous l'identifient, immédiatement et avec une belle assurance, comme un chapeau.

Ce « chapeau » se révèle être un boa constrictor en train de digérer un éléphant. Seul le petit prince identifie correctement le dessin, et c'est un extraterrestre ! Autrement dit, Saint-Ex, héros militaire français et explorateur intrépide du Sahara, avait des amis imaginaires.

En 1935, volant trop bas, son monomoteur s'écrasa en pleine nuit sur un plateau dans le Sahara oriental. Il sauta du cockpit et se mit en sécurité. Capable de marcher, mais dépourvu de moyens de communication, de vivres et d'eau, il devint, selon ses propres termes, « prisonnier du sable ». Lorsque la mort se rapprocha, imminente, il s'occupait en observant les stratégies de survie des animaux. Il interpréta les activités des renards – les périodes où ils chassaient, mangeaient et s'accouplaient – à partir des signes qu'ils laissaient. Finalement, il trouva leurs terriers. Il aurait pu survivre en tuant un renard et en buvant son sang. Il ne le fit pas. Au lieu de quoi il remercia les renards pour leur amitié pendant son agonie.

Sauvé *in extremis* par des nomades, Saint-Ex survécut au désert mais pas à la Seconde Guerre mondiale ; alors qu'il pilotait son avion de reconnaissance, un Lockheed P-38 Lightning, il fut abattu en mer Méditerranée en 1944.

APRÈS AVOIR CHASSÉ, le renard s'étira, dessinant une longue ligne mince sur l'allée de gravier, l'estomac contre

terre, les épaules et les deux pattes antérieures en extension vers les hanches, les coussinets en l'air. Le vent lécha la croix grise de son pelage – une barre sur l'échine et l'autre en travers des épaules –, la lissant comme du calicot. Quand il eut terminé son bain de soleil, il retourna à son terrier. Malgré la présence d'un itinéraire usé par de nombreux passages, il réquisitionna la piste, pour éviter d'avoir le soleil de face. Il était déjà à l'intérieur de son terrier quand je lui dis au revoir. Je lui annonçai que je partais donner un cours sur la faune et la flore à Yellowstone et que je reviendrais dans une semaine.

Le lendemain, j'arrivai en cours aphone.

– J'ai attrapé ça en cassant les oreilles à un visiteur, expliquai-je à mes étudiants.

Aucun d'eux ne me demanda si mon visiteur m'avait rendu la pareille – heureusement, car Fox, l'avorton, le dernier de sa portée, était muet de naissance. Quand il ouvrait la gueule, il ne s'en échappait qu'un faible son – *qwah* –, comme le dernier soupir d'un canard moribond.

Notre campus de terrain, construit à la manière d'un village de vacances, était composé d'un demi-cercle de bungalows en bois verni luisant, accolés deux par deux; chaque couple était entouré d'une pelouse fraîchement tondue. Un pavillon doté d'un plafond d'une hauteur respectable et pourvu de fenêtres tous azimuts nous servait d'auditorium et de réfectoire. La pelouse était séparée de la rivière par une plage de galets où des saules coyotes aux tiges rouge cornaline oscillaient à la moindre brise. Devant les bungalows, de longues terrasses en bois; à l'intérieur, des meubles en pin brut, des garnitures de sièges à motifs faune et flore, des téléviseurs et trente-deux étudiants qui cherchaient à compléter leurs connaissances en histoire naturelle.

Après le dîner, je leur montrai des diapos et leur racontai des histoires sur la faune, en commençant par les trois espèces que nous pouvions voir depuis les bungalows : l'antilope pronghorn, le wapiti des Rocheuses et le bison. Dans la première histoire, un harem d'antilopes est en train de paître paisiblement en groupe serré lorsqu'une femelle, vive comme l'éclair, bondit et s'échappe. Le mâle dominant prend en chasse la fugitive, la rattrape et l'oblige à retourner au petit trot dans son harem. Presque immédiatement, une deuxième femelle s'élance vers les grands espaces. Le mâle réagit comme avec la première. Tandis que la deuxième fautive recommence à paître, une troisième femelle s'enfuit. Je montrai une diapo d'un mâle haletant face à l'objectif. J'interprétai son expression comme « une exaspération absolue » et j'entendis des rires étouffés. Je passai sans transition aux wapitis.

La tête relevée, des femelles sont couchées croupe contre croupe, en groupe. Photographiées depuis un flanc de colline en surplomb, elles évoquent les rayons d'une roue de chariot. Sur un autre flanc de colline, dans une neige profonde, deux wapitis mâles sont couchés queue contre queue, tournant la tête pour assurer une surveillance à trois cent soixante degrés dans une zone où les loups abondent. Sur la diapo suivante, des traces de loups entourent une carcasse de wapiti mâle ensanglantée.

– Les mâles ont plus de chances que les femelles d'être tués par des loups. En fait, même là où il n'y a pas de loups, les mâles ne vivent pas aussi longtemps que les femelles. Pourquoi ?

Les étudiants s'agitent. Je secoue la tête.

– Non. Ne me ressortez pas cette vieille blague. Je l'ai déjà entendue trop de fois : pourquoi les hommes meurent-ils avant leurs épouses ?

Je ménage une pause avant la chute usée jusqu'à la corde :

– Parce qu'ils le veulent.

Je leur dis que les femelles vivent plus longtemps que les mâles parce que ce sont des mammifères. Chez les mammifères, c'est le sexe responsable de l'éducation de la progéniture qui vit le plus longtemps. Je reviens au couple de mâles. Sur la diapo suivante, l'un d'eux a négligé son devoir. Au lieu de guetter les loups, il a placé sa tête dans la neige et s'est endormi. Je commente :

– Les mâles s'engagent dans des activités instables d'un point de vue évolutif.

Cette interprétation fait rire mes étudiants, qui croient que je parle des humains. Demain, nous verrons un motard sans casque franchir une double ligne jaune, doubler un camping-car dans un virage sans visibilité et frôler sur sa Kawasaki le bord d'une falaise avec un à-pic de cent mètres. Après ce qui ressemblera à un hoquet collectif, j'entendrai « instables d'un point de vue évolutif » récité en chœur.

La dernière de ma série d'histoires de bisons commence avec un minitroupeau qui erre dans un paysage d'étangs gelés à la couche de glace mince. Une femelle adulte passe à travers la glace et s'immerge dans l'eau en voie de congélation. Elle se remet à flotter, nage comme un chien pour revenir là où elle est tombée, pose fermement les deux pattes de devant sur le rebord enneigé du trou et, sa colonne vertébrale se tordant comme un python noir, s'efforce de se hisser hors de l'eau. Elle y réussit presque. Soufflant bruyamment, elle glisse en arrière. Une autre femelle adulte monte la garde devant le pourtour glissant du trou ; elle restera là pendant trois heures à regarder la femelle qui se noie jusqu'à ce que celle-ci finisse par couler

à pic. Je demande à mon auditoire si la sentinelle est loyale ou idiote.

Je continue mon cours ; les étudiants s'agitent sur leur chaise, prennent des notes. Je leur montre quelque chose ; ils se penchent et chuchotent. Ils toussent et éternuent ; j'observe un temps d'arrêt. À chaque fois, après avoir posé une question, je compte mentalement jusqu'à quinze. Pendant le plus clair de ma vie, à l'exception de ces cours sporadiques, j'ai parlé toute seule, ou pas du tout.

Peu à l'aise avec le dialogue – et encore moins avec les conversations de groupe –, je neutralisais le bruit impromptu qui remplissait l'auditorium. Au lieu de quoi j'écoutais le rythme inhérent aux sons qui m'entouraient : les histoires que je racontais, énoncées lentement et sans hésitation, m'interrompant pour poser des questions, et la réaction sous forme de discours rapide et saccadé. Personne ne répondit à ma question sur le bison sentinelle. De toute façon, je tins mon exposé pour réussi, puisque je m'étais souvenue de ne pas utiliser de mots vulgaires comme « quinzaine ».

– Je suis une chanteuse a cappella qui a été piégée dans un orchestre de jazz, résumai-je pour le renard quand je rentrai.

Après le cours, une étudiante me raccompagna à mon bungalow et m'interrogea sur mes animaux de compagnie.

Je n'ai pas grandi dans une maison avec des animaux de compagnie. Après avoir quitté l'université, j'avais trop souvent changé de domicile, et j'avais eu des emplois comme celui-ci, qui m'obligeaient à dormir dans un lit différent de multiples nuits par mois. À présent que je fréquentais Fox, je ne pouvais imaginer vouloir un jour posséder un animal.

– Pas d'animaux, répondis-je en secouant la tête.

Je me rendis compte que mon interlocutrice allait penser que j'étais anormale – et je serais alors obligée de m'expliquer.

– Pas maintenant, en tout cas, ajoutai-je quand nous nous arrê tâmes devant la porte de mon bungalow.

– C'est drôle, de ne pas avoir d'animal chez soi.

Mes efforts brouillons pour amadouer la serrure rebelle m'évitèrent le contact oculaire.

– Drôle? Vraiment?

– Il y avait quelques diapos d'animaux isolés, dit-elle en se tournant pour regagner son bungalow dans le noir. J'étais sûre que vous alliez appeler ce mignon renard «Foxy».

*Foxy?* Comme si c'était un toutou ou un perroquet. Comme si fréquenter un renard équivalait à affubler un fox-terrier d'un manteau en tissu écossais ou à apprendre à Jacquot à quémander son biscuit.

Pendant le diaporama, j'avais présenté les photos du renard comme des clichés d'un animal sauvage typique qui passait quelque part. Je n'avais aucunement laissé entendre que j'entretenais une relation avec lui. Comment savait-elle? Elle aurait regardé un diaporama de deux heures et choisi le seul animal de toute la série qui était différent des autres? Il n'y avait eu que deux diapos de Fox; l'angle et la distance de prise de vue ne différaient pas de ceux des autres animaux sur l'écran. Mais Fox, contrairement aux autres, défilait comme sur un podium, décorant l'écran tandis que j'exposais la dynamique entre les loups, les renards et les coyotes. Sur ces diapos, Fox arborait une expression énigmatique, un peu comme la femme du célèbre tableau de Léonard de Vinci. Les étudiants, espérais-je, verraient un animal sauvage sans prétention tandis que j'y verrais un drôle de spécimen. Tout comme le célèbre modèle féminin, Fox posait de trois

quarts par rapport à l'artiste, avec derrière lui des montagnes, des collines et une rivière. Or, à présent, il semblait que mes photos de lui n'étaient pas mystérieuses du tout. Il avait été distingué, non comme animal sauvage ou comme la Joconde, mais en tant qu'*animal de compagnie*.

Je me dis alors que c'était seulement parce que je n'étais pas Léonard, le seul, le vrai.

Au petit déjeuner, Jenna et moi fîmes le point sur nos existences respectives et passâmes en revue la logistique : les distances à parcourir, les horaires des bus, la pluie qui menaçait, la question de savoir si les gens normaux passaient tant de temps que ça à causer aux renards. Mais je ne lui parlai pas de mon renard à moi. Nous n'avions pas encore terminé nos céréales que le bus arriva pour nous emmener au parc de Yellowstone, où nous passerions la journée.

– Parler aux renards, dit Jenna tout en griffonnant les noms des étudiants sur les sachets repas à mettre dans la glacière, ce n'est pas un truc que les gens normaux font souvent.

Je n'essayais pas d'imiter les gens normaux, mais en tout cas j'aimais bien savoir de quoi ils étaient capables.

Dans le bus, je parlai un peu à Jenna du renard, des photos que j'avais prises de lui, et de l'étudiante avec son « Foxy ». Elle suggéra que j'explique ma relation avec le renard à ma classe. *Horrible idée*.

– Peut-être que les autres n'ont rien remarqué, dis-je. Peut-être que cette jeune femme a un sixième sens.

– Non, pas elle.

J'avais juste assez d'intelligence sociale pour comprendre que les adultes, surtout les scientifiques bardés de diplômes, ne traitent pas les renards sauvages comme s'ils étaient dotés d'une personnalité. Je parlai à Jenna de

l'auteur du *Petit Prince*, de son dessin d'un boa constrictor et de sa conclusion qu'il existe certaines choses que les gens ne comprendront jamais. Des choses comme ma relation avec un renard sauvage.

– Mais c'est ton job, non ? Parler aux gens. Expliquer des choses.

– Saint-Exupéry disait qu'expliquer des choses à des gens qui ne les comprendront jamais était épuisant. Alors il a carrément ignoré les gens.

– Tu ne trouves pas que c'est une façon de vivre plutôt solitaire ?

– Mais il ne souffrait pas de la solitude ! Il avait le petit...

Elle m'interrompit :

– Je sais très bien ce que tu penses. Mais toi ? Tu n'as pas déjà assez d'amis illusoires ?

Ce soir-là, revenue dans mon bungalow, je tournai le grand fauteuil placé devant le téléviseur vers les portes vitrées coulissantes. Je compris que je ne pourrais pas garder secrète ma relation avec Fox. S'il y a une chose qu'un particulier ne peut pas se permettre, ce sont des secrets. Les gens vous laisseront tranquille s'ils savent que vous n'avez rien à cacher. Je savais aussi que je n'avais aucune idée de la manière dont je pourrais expliquer ma relation avec Fox.

Je pris un bloc de correspondance et mon dodu stylo à sept dollars, laissai mes jambes pendre par-dessus le rebord du siège et me demandai comment expliquer cette relation. *Commence par le début*. J'essayai d'imaginer à quel moment Fox et moi devînmes plus que deux animaux itinérants dont les chemins s'étaient croisés. J'écrivis « avril » puis me rendis compte qu'il n'y avait pas eu de moment « Euréka ! » dans notre relation. Il n'y avait pas eu de points d'exclamation du tout. Cette relation s'était peut-être développée sans heurts, si harmonieusement que je n'avais jamais

douté que tout se passait comme il le fallait – ou alors peut-être s'était-elle développée assez rapidement pour me maintenir dans une confusion permanente. Je rayai «avril» et écrivis «mars». Je fermai les yeux et écoutai la rivière; j'entendais la télé dans le bungalow mitoyen et les voix de ses occupants, un couple marié. Je rayai «mars». N'ayant jamais acquis un téléviseur ni un époux, je me demandai comment illustrer mon renard avec suffisamment de précision pour que personne ne le prenne pour un chapeau.

## LES PETITES CHAUVES-SOURIS BRUNES

Le jour suivant le stage nature, un vent chaud nous avait tarabustés comme un séchoir à cheveux. Ce soir-là, une humidité tenace montant de la grande rivière m'attira sur la terrasse, mais les *Myotis lucifugus* – les petites chauves-souris brunes – m'obligèrent à rester près de la porte coulissante. Qui a envie de se faire gifler par une chauve-souris?

*Lucifugus* signifie « qui fuit la lumière », à l'inverse de *Lucifer*, « qui porte la lumière », la planète Vénus en latin classique, et le Diable, plus tard. Communes dans les grottes, ces fauves Diablotines se plaisaient aussi à entrer en douce et nuitamment dans des locaux pourvus de hauts plafonds et à ricocher entre les poutres. Lorsqu'elles envahissaient notre auditorium-salle de classe, je les en chassais à grands coups de serviette éponge. Mais on ne peut pas chasser les chauves-souris de son esprit comme une araignée au plafond. Elles sont hantées. J'étais persuadée que des fantômes de créatures cavernicoles visitaient ces chauves-souris de balcon. Peu importe qu'en réalité je n'aie

jamais vu le moindre spectre et qu'il y ait des années que je ne m'étais pas trouvée à l'intérieur d'une grotte. L'irrationnel est la marque distinctive des fantômes.

Une fois rentrée, je m'assis en travers de mon fauteuil à motifs cow-boy et tapotai mon bloc avec le gros bout de mon stylo à sept dollars. Les bons stylos étaient gratuits ; les stylos de qualité supérieure n'étaient pas si chers que ça. En tant que propriétaire de mon habitation, j'aurais pu collectionner et stocker des douzaines de stylos, des bon marché et des gratuits. Mais je ne pouvais me défaire de l'idée que toutes mes possessions devraient tenir dans ma voiture. Aussi me limitai-je à un bon stylo de la marque Pilot. Le carnet était vierge, à part quelques mots rayés, mais je ne regardais pas ces pages blanches. La rivière en hautes eaux déferlait entre les saules en longeant le patio.

Il fallait que je réfléchisse à la manière dont avait commencé ma relation avec le renard et à la raison pour laquelle nous avons rendez-vous tous les jours à 16h15. Nous nous rencontrions, après tout, dans des circonstances insolites et malcommodes. Les renards sont censés éviter les humains, les libres esprits sont censés ignorer les horaires, et quiconque possède plus de trois neurones est censé éviter d'humaniser les animaux sauvages.

J'aurais voulu croire que Fox et moi nous rencontrions chaque jour parce que nous avons suivi un parcours logique et inévitable. Je décidai que je pouvais représenter ce cheminement sur un croquis et dessinaï donc deux figures stylisées dans mon carnet : l'une en bas à gauche porteuse d'une casquette de base-ball, et l'autre en bas à droite pourvue d'oreilles pointues. À partir de chaque figure, je traçai une droite montant vers le centre de la page. Les deux lignes convergèrent en une ligne unique. Je la bordai de triangles isocèles chevauchants pour symboliser

des montagnes infranchissables, ne laissant qu'un étroit couloir pour l'itinéraire sur lequel Fox et moi n'aurions d'autre possibilité que de nous rencontrer. La ligne passait au milieu d'étoiles représentant des événements clés, comme il y en a dans tous les voyages. Je n'avais plus qu'à en découvrir la nature et à leur coller une étiquette.

Ensuite, je pourrais apporter cette carte en cours et montrer à tout le monde que ma relation avec Fox respectait un enchaînement naturel d'événements et que rien de ce qui se passait entre nous ne faussait les lois immuables de la science.

– Voilà comment cela s'est passé, dirais-je. Une chose entraîne une autre.

Tout en caressant d'un doigt la ligne et les étoiles encerclées par les montagnes, j'attendrais que mes étudiants répondent, unanimes :

– Ouais. Bon. On peut voir les choses comme ça.

Ils hausseraient les épaules et conviendraient qu'eux aussi se seraient liés d'amitié avec un renard.

J'AI ÉTÉ GARDE FORESTIÈRE avant d'obtenir mon doctorat en biologie. En fait, je portais le Stetson et bouclais le prestigieux ceinturon frappé de la pomme de pin en relief avant même d'avoir terminé ma licence. À la fac, j'avais étudié la botanique et la zoologie. Dans le parc national du mont Rainier, au Washington, je patrouillais dans l'arrière-pays ; ma tournée des pistes et sentiers comprenait un secteur appelé Three Lakes, où je séjournais dans une minuscule cabane qui sentait le bois et la cire. Plus basse d'un bon mètre cinquante que mon chalet au toit bleu, la Three Lakes Patrol Cabin était perchée, avec ses W.-C. extérieurs, sur un tertre au-dessus de First Lake, le plus grand des trois

lacs. Des conifères géants à l'écorce hirsute entouraient le lac, le plongeant presque entièrement dans l'ombre. Je ne l'appelais jamais First Lake. Je traitais les trois lacs comme une seule étendue d'eau provisoirement morcelée par une prairie temporaire et appelais le tout Three Lakes quel que soit le rivage où je me trouvais.

Peu de randonneurs se colletaient aux dix kilomètres en pente raide qui séparaient les Three Lakes de la route la plus proche. Il en venait encore moins du Pacific Crest Trail, un long parcours qui obligeait à passer une nuit sous la tente. Tous les matins, je me levais d'une couchette accolée à la fenêtre de la cabane et me sanglais dans mon uniforme – un écusson sur la chemise et un autre sur la veste. Lestée d'un revolver calibre 357 dans un étui d'épaule, je descendais à pied au lac, mon café dans une main et un carnet de bord réglementaire dans l'autre. Barrant la couverture toilée verte de mon carnet de bord, j'avais écrit en grosses lettres cursives noires une citation d'Ishmael, le narrateur du *Moby-Dick* d'Herman Melville : *La méditation et l'eau sont à jamais mariées.*

Pour Ishmael, marin impécunieux qui enchaînait les emplois dans le «Manhatto» des années 1800, la méditation signifiait exactement ce qu'elle signifiait pour moi dans ma cabane des Three Lakes au xx<sup>e</sup> siècle – réfléchir. Si elle avait eu un autre sens – scolastique, formel ou religieux –, je n'en étais pas plus consciente qu'Ishmael aurait pu l'être. En gros, notre sort et notre bonne fortune n'étaient pas trop différents. Nous avons l'un comme l'autre trouvé le moyen d'avoir près de nous des animaux sauvages et une eau brute. Melville aurait pu parachuter Ishmael sur le GR du Shriner Peak Trail et le laisser m'accompagner dans la randonnée de douze kilomètres sur la crête à découvert qui menait à la vigie incendie. Après avoir inspecté la faune et

la flore et enfoncé au marteau des tuyaux en PVC dans des congères, nous coltinerions des jerrycans remplis d'eau de fonte jusqu'à la tour de vigie. Le soir, postés sur le balcon de la tour, derrière la balustrade, nous savourerions la vue unique sur le mont Rainier et, malgré les deux mille kilomètres ou les cent cinquante ans qui nous séparaient, la même pensée nous viendrait à l'esprit – douze kilomètres de marche : pas cher payé pour le meilleur panorama du Nord-Ouest.

Après une nuit dans le poste d'observation, nous traverserions une forêt primaire en suivant la Laughingwater Creek ; à l'aide d'outils multifonctions Leatherman et de peinture d'émondage, nous réparerions les graffiti que des chenapans auraient taillés dans l'écorce mince et grise des sapins des Cascades. La Laughingwater Creek délimite la frontière du parc à la périphérie du bassin des Three Lakes, si bien qu'il nous faudrait inspecter les panneaux indicateurs. Nous nous arrêterions périodiquement devant les plaques métalliques, avec leurs inscriptions en relief vertes sur fond blanc, et un de nous glisserait la partie fourchue d'un pied-de-biche sous un clou duplex puis tirerait juste assez pour empêcher le bord métallique de la pancarte d'entamer l'écorce d'un arbre frontalier. La charge de travail ne nous ferait pas peur, au grand air, loin de la civilisation et à l'abri de l'anxiété. Un marin impécunieux dans le « Manhatt » des années 1800 exprimait son anxiété « en descendant délibérément dans la rue et en faisant méthodiquement valser les chapeaux des gens ». Pour un garde forestier dans un parc national de montagne au xx<sup>e</sup> siècle, l'anxiété signifiait se transformer en mercure, métal qui s'évapore à température ambiante, devient invisible, inodore et sans prétention aucune. Disparaître dans les bois m'a épargné les questions génératrices d'anxiété :

Où sont tes parents? Pourquoi es-tu seule? Il n'y a personne pour s'occuper de toi?

Lorsque Ishmael a besoin du grand air et d'activité physique, il quitte son emploi respectable de maître d'école et rejoint l'équipage d'un baleinier. Sauf quand il s'agit de tuer des baleines, c'est un travail idéal. Lorsqu'il lui faut localiser des baleines à harponner, Ishmael ne respecte que «modérément» ses obligations. Pendant son quart comme vigie en tête de mât, il médite et philosophe sur les nécessités de l'existence. En fait, il ne lève jamais la moindre baleine, pendant ses quarts. Je n'en lèverais pas moi non plus si j'étais obligée de monter en tête de mât. Je fermerais les yeux, porterais des lunettes à verres miroirs et un T-shirt *Save The Whales*. Comme vous, lecteur. Ou quelqu'un que vous connaissez. Ou que vous auriez connu dans le temps.

«La chasse à la baleine, écrit Ishmael, fournit un exutoire à de nombreux jeunes gens romantiques, mélancoliques et distraits [qui]... dans le secret de leur âme, aimeraient presque mieux ne pas voir de baleines... [des] garçon[s] au front maigre et à l'œil creux, enclins à la méditation hors de saison... jeune[s] platonicien[s] aux yeux caves... C'est doucement bercé et endormi dans cette apathie quasi opiacée, cette rêverie inconsciente et vide... par le mélange des vagues et de ses pensées que ce jeune homme finit par perdre son identité; il prend l'océan mystique à ses pieds pour... cette âme bleue, profonde et insondable qui investit l'humanité et la nature... Dans cette ambiance enchantée, [son] esprit reflue, retourne là d'où il est venu et se diffuse à travers le temps et l'espace.»

Oui, parfois j'étais obligée d'arrêter ma lecture et de crier «Un homme à la mer!» à l'adresse d'Ishmael. À Three Lakes, j'appris à garder les pieds sur terre quand j'entrais en méditation. Sinon, à un moment donné, je pouvais être

assise sur la berge des Three Lakes en train de guetter le tip-tap-tip-tap des bottes à semelles en caoutchouc d'un braconnier chasseur de wapitis, puis me retrouver sans transition aucune en état de «rêverie inconsciente» au bord de... Fourth Lake.

Comme Ishmael, j'ai guéri anxiété et ennui en travaillant dans des lieux sauvages et splendides : les parcs nationaux des North Cascades, du mont Rainier, des Voyageurs et du Glacier. Mais lorsque le Monde réel a affûté ses appâts – un compte en banque et l'assurance maladie –, j'ai mordu fermement à l'hameçon. N'empêche que ma tête ne cessait de pivoter vers l'arrière pour faire le plein de regrets et de souvenirs : des baies rouges, grosses comme des yeux de crapaud, éparpillées sur une mousse douce et épaisse qui rebondissait sous mes bottes, des étangs bleu cobalt si proches de la congélation que lorsque j'y plongeais je sentais une onde de fermeture des capillaires se propager de mes doigts à mes orteils, des prairies grêlées de mares dominées par des champs de lupins bleus qui m'arrivaient à mi-cuisse, si beaux que je retenais mon souffle et chuchotais :

– Maintenant je sais ce que ça veut dire, «à vous couper le souffle».

Je gravais des scènes dans ma mémoire parce que je n'avais pas de photos, et finis par les porter comme des talismans pour me calmer ou pour chasser mes soucis. Ces images restèrent tapies dans mon esprit pendant des années et, au fil du temps, se métamorphosèrent, fusionnèrent, devinrent des chimères. L'image d'un GR du parc du Glacier pouvait se rétracter en un souvenir du parc des North Cascades. Je m'imaginai calée contre mon bien-aimé Moraine de chez North Face – un sac à dos à armature, rouge et bleu marine, l'un des premiers conçus

pour les femmes – dans quelque prairie d’estive striée de ruisselets, en train de humer le fumet des cerfs, d’écouter les bourdons, de regarder des fleurs à face de babouin et grosses comme des pattes de renard se balancer au-dessus de branches mortes subalpines aux formes suggestives. J’ai utilisé plusieurs tentes et sacs bivouac, mais le Moraine rouge et bleu marine est allé partout.

Quand je trébuchais sur des problèmes caverneux qui semblaient insurmontables, je convoquais l’une des chimères et la surveillais en imagination. Si j’avais de la chance, des idées nouvelles – créatives, viables et édifiantes – remplissaient l’espace libéré par les soucis exilés. D’ordinaire, je n’avais pas tant de chance que ça, mais mon habitude de solliciter ces belles images les empêchait de disparaître. Le manque d’argent était ma cause principale de stress, et ma santé en souffrit : une infection des dents de sagesse, une tumeur bénigne, mais pas d’assurance médicale. Je me disais que, si je vivais assez longtemps, les images de ces sites de l’arrière-pays où j’avais vécu et travaillé enrichiraient suffisamment ma vie pour neutraliser l’absence de soins médicaux, qui l’appauvrissait.

Quand j’étais en prépa dans la grande ville, j’eus l’impression que tous les êtres vivants – moi comprise – portaient une laisse ou un collier, ou qu’ils étaient en cage. Épuisée et confinée sur la terre ferme, je n’avais du temps que pour les pensées les plus préprogrammées ; mes occasions de réfléchir se raréfièrent, puis disparurent. Je ne vivais plus en pleine nature, mais dans un environnement construit par l’homme : de l’asphalte, des ascenseurs, et des pseudomares creusées dans des pelouses bien soignées, où des canards en cavale mangeaient du pop-corn caramélisé. L’odeur âcre des gaz d’échappement, le bourdonnement des circuits électriques et l’éclairage violacé des tubes

fluorescents emplissaient les amphis. Les fenêtres des salles de cours, hors de portée et invisibles, s'alignaient le long des hauts plafonds pour empêcher la distraction et décourager les candidats au suicide.

Six ans après avoir quitté la fac, être retournée dans la sauvage nature, puis encore à l'université et de nouveau dans la nature, j'avais rencontré un être sauvage : un renard. Ce renard était aguichant, presque ensorcelant. Mais le moment était mal choisi. Car j'avais depuis peu commencé à me demander si ma place était bien dans cette vallée de montagne isolée. Le monde universitaire offrait plus qu'un salaire et l'assurance maladie : la compagnie d'autres humains. Il y a bien longtemps, j'étais arrivée à la conclusion prudente et logique que si vos propres parents ne veulent pas de vous, personne d'autre ne voudra de vous non plus. J'avais donc mené une existence solitaire. Maintenant que j'assurais pour le deuxième été consécutif des cours d'initiation à l'étude de terrain, j'avais la vague impression que, si je toquais avec insistance, et pas trop fort, les portes de l'acceptation sociale pourraient carrément s'ouvrir. Mais seulement si j'abandonnais Fox et la montagne.

DES PHALÈNES poursuivies par les petites chauves-souris brunes s'insinuaient par de minuscules déchirures dans la porte à moustiquaire du patio et entraînaient dans mon bungalow. Par égard pour le propriétaire, je refermai la porte vitrée, afin de protéger les garnitures flambant neuves des sièges. Les étudiants des River Cabins dormaient probablement déjà. Je songeai aux après-midi passés à observer un renard à l'emploi du temps exigeant, et démunie du moindre atome de patience. Ces jours-là, je n'avais rien d'autre à faire qu'attendre, observer et penser.

Je me souvins du premier pas que nous avons fait vers notre amitié.

– Commence ici, m'ordonna la carte.

Je pris mon stylo. À côté de l'étoile bleue, j'écrivis « Campagnol City ».

## CAMPAGNOL CITY

Le deuxième jour, après le repas du soir, je continuai de remplir la carte. Si les étudiants étaient encore intéressés et posaient des questions sur Fox le dernier jour du cours, j'aurais une histoire illustrée toute prête.

Fox croisa mon chemin pour la première fois en octobre de l'année précédente, pendant la Grande Débâcle des Campagnols, spectacle que j'avais programmé, orchestré et mis en scène. Parfois, j'avais fugitivement aperçu un renard vagabond dans l'assistance ; bien des mois plus tard, c'est le renard qui était au pupitre, les campagnols et moi-même jouant depuis la fosse.

J'avais passé l'été à enseigner l'écologie de terrain pour le compte de l'université du Montana, dans le parc de Yellowstone. Pour les étudiants, le thème du cours était la faune et la flore, et en particulier les fleurs sauvages. Pour moi, c'étaient les *Homo sapiens*. Trois mois durant, ils m'entourèrent toute la journée, et la plupart des soirs aussi. J'observai le monde comme le ferait un télescope, un de ces poissons rouges ornementaux, pédalant sur place

dans l'eau, les yeux grands ouverts. Toutes les femmes portaient des pantacourts ; j'ai donc coupé mon jean vert au niveau du genou puis lui ai rajouté des manchettes en ruban orange et or. *Horrible idée*. Mais Patricia, l'une des enseignantes populaires, me complimenta sur mon pantacourt coupé maison, alors je le portais pratiquement tous les jours.

Quand le nombre des sourires narquois me fit comprendre que le compliment de Patricia était en réalité un *commentaire*, l'été était presque fini. Je multipliai mes observations. M'arrêtant à West Yellowstone en rentrant chez moi, j'achetai un pantacourt cargo marron assorti à celui que portait Patricia.

L'été suivant, je portai mon pantacourt marron ; Patricia ne portait plus le sien.

– Tu sais que tu as exactement le même pantacourt que moi ? lui demandai-je quand je me lassai d'attendre un compliment.

– Non, je ne vois pas, dit-elle quand j'essayai d'interpréter son regard étonné. Tu te fais des idées.

Je fus soulagée de retourner dans ma cambrousse où je pouvais porter ce que je voulais puisque, comme je m'y attendais, il n'y avait personne pour me tenir compagnie. Personne qui soit doté de peau ou de pelage, en tout cas. Certes, je connaissais une araignée – une veuve noire particulière. Je n'emploierais pas le terme de « compagnie » pour la désigner, n'empêche qu'elle était une locataire assidue depuis plus d'un an. Au début, elle partageait mon garage sans fenêtres – donc obscur – avec huit autres veuves. Lorsque le vent s'est mis à mugir en s'infiltrant dans les interstices autour du volet roulant, ces araignées, peu habituées au froid, ont décroché leurs toiles ondulantes et sont descendues à l'intérieur même du garage. Elles se sont

tranquillement installées en des endroits gênants – près de l'interrupteur, sur les portières de la voiture, au milieu des outils accrochés au mur. D'après mon manuel de biologie du temps de la fac, la morsure d'une veuve noire était «rarement fatale». Mais elle peut causer une cécité temporaire, ce qui est gênant pour une personne qui vit seule. Aussi avais-je laissé une vieille tennis dans le garage au cas où j'aurais besoin d'en écraser une ou deux. Et maintenant il n'en restait plus qu'une. Contrairement à ses sœurs allergiques au vent, dont elle portait le deuil, elle construisit sa toile dans la partie antérieure du garage, où elle n'était plus une menace pour moi.

Quand je rentrai chez moi après les cours d'été, elle était suspendue la tête en bas sous des nuages de soie qu'elle avait filés au lieu d'une toile classique. Malgré le désordre de son domicile, la veuve s'était bien nourrie en mon absence : des exosquelettes de sauterelles, de huit centimètres de long, pendaient sous ses draperies en soie comme autant de lampions. Elle avait beau être belle, cette veuve n'était pas une résidente terriblement dynamique. Parfois, la nuit, je m'aventurais dans le garage pour voir ce qu'elle manigançait. Rien, habituellement. Une nuit, elle piègea un papillon dans sa toile. L'agrippant de ses longues pattes laquées et sortant ses crocs, elle injecta son poison, et le papillon cessa de se débattre. Lorsqu'il fut dissous, elle aspira la bouillie jusqu'à ce qu'il ne reste de l'insecte qu'une enveloppe vide et ailée. Tandis que la dépouille enveloppée de soie virevoltait, nous reculâmes toutes les deux pour admirer le nouveau lampion fripé.

Le premier matin après mon retour, je fus réveillée par le bruit agaçant des pies à bec noir qui tapaient sur mon toit et mon porche métalliques. Je les avais presque oubliées : notre cours d'été s'était déroulé dans un paysage apprivoisé,

où des oiseaux bien dressés satisfaisaient nos désirs en chantant ou en exhibant un plumage éblouissant. Là où j'habitais, les rapaces représentaient la majorité de la faune aviaire – des oiseaux carnassiers capables de se nourrir et de se débrouiller seuls. Il était donc rare qu'ils aient besoin de l'attention humaine, qu'ils la désirent ou même la remarquent. C'étaient des buses à queue rousse, des buses pattues et des éperviers de Cooper, des faucons pèlerins, des faucons crécerelles, des pygargues à tête blanche – nos « aigles chauves » emblématiques des États-Unis –, des balbuzards pêcheurs, des corbeaux, des pies-grièches, des pies et des aigles royaux. Ces deux dernières espèces étaient des piétineurs de toits. Et c'est tout ce que je savais sur les aigles royaux. Ils nichaient sur la falaise quand je faisais construire mon chalet. Je les avais suivis par monts et par vaux dans ce paysage de collines rocheuses afin d'en savoir plus sur eux, mais, constamment occupée à renouer une courroie de jumelles cassée et à maintenir propre un genou ensanglanté, je n'avais rien appris sur leur sexe, leur âge ou leurs arrangements sociaux. Les aigles m'ignoraient royalement. Je soupçonnais qu'ils l'avaient prévu dès le départ, mais cela n'empêchait pas un spécimen d'atterrir sur mon toit de temps en temps avec un bruit sourd caractéristique et ce que j'imaginai être un lapin à queue blanche fraîchement tué.

Les pies n'avaient biologiquement aucune raison de piétiner mon toit. Et si je pouvais croire que les aigles majestueux m'ignoraient, les pies, j'en étais convaincue, tambourinaient uniquement pour m'agacer. Quoi qu'il en soit, en ce premier matin après mon retour, mécontente de ce tapage, je passai un jean et un pull en laine polaire et descendis l'escalier en trébuchant.

J'étais quatre blancs d'œufs dans une poêle de fonte

chaude, mettant de côté les jaunes crus et les moitiés de coquilles dans un bol en mélamine bleue. Après avoir secoué mes kamik pour en chasser les araignées, j'empoignai le bol et une tasse de café et me dirigeai vers Tonic, genévrier de quatre mètres de haut dressé de l'autre côté du ravin. Le soleil inondait une profonde trouée dans les montagnes à l'est, me frappant de face et m'aveuglant. Le visage rétracté en une grimace serrée, j'avançai péniblement jusqu'à ce qu'un fourré de plantes qui m'arrivaient à mi-cuisse me barre le passage.

Trois mois plus tôt, quand j'étais partie enseigner, c'étaient des herbes rases qui poussaient là : des bouteloua bleues et des fétuques, interrompues çà et là par quelques nobles brins de stipes. « Rases » ne décrivait pas seulement leur taille. Les graminées rases transpiraient la brièveté ; c'était leur personnalité. Qu'elle soit négligée ou choyée, une herbe courte ne pourrait jamais grandir assez pour me chatouiller les cuisses.

Et maintenant, où était mon orge barbue aux longues crinières à franges que j'aimais bien caresser ? Où étaient mes stipes à glumes membraneuses dont j'ébouriffais les panicules du bout des doigts comme la tête d'un chiot ? Disparus. Des étrangères à la tige épaisse avaient englouti le chemin menant à Tonic et envahi une bonne portion du pré de devant ; j'étais assiégée. Et pas seulement par les plantes. Sous les masses de branches enchevêtrées, à présent dégoulinantes de café – le mien –, deux bestioles jouaient aux autos tamponneuses avec mes chaussures rembourrées. Des taupes, peut-être ?

Des campagnols, pas des taupes. Les taupes ont des battoirs en guise de pattes antérieures, des griffes comme des râteaux d'ivoire, un museau allongé et glabre. En revanche, les campagnols ressemblent à des pommes de

terre roussâtres. Pas exactement, mais, de toute façon, il n'y a pas deux pommes de terre qui soient *exactement* semblables. Grassouillets, les yeux comme des têtes d'épingle, apparemment dépourvus de queue comme d'oreilles, les campagnols de mon pré ressemblaient à des pommes de terre autant que deux pommes de terre quelconques peuvent se ressembler. Les éleveurs et les propriétaires de ranch les appelaient « dos-rouges », même si leur symétrie longitudinale occultait toute similitude avec un dos.

Les taupes avaient une meilleure réputation : elles mangeaient les insectes indésirables. Les campagnols étaient des suceurs de bulbes – jonquilles, tulipes, crocus, oignons. Ils mâchaient l'écorce d'arbres onéreux et les racines d'arbustes bien entretenus. Pis encore, à l'instar des rats d'égout, les campagnols hébergeaient la peste bubonique. C'étaient de petites créatures coriaces, qui se rencontraient dans tous mes milieux sauvages favoris, enduraient des températures de moins vingt degrés, des vents de force onze et une humidité relative inférieure à dix pour cent. Et je me rassurais en pensant que si les campagnols étaient aussi laids et aussi nuisibles que le tout-venant des rongeurs, ils étaient assurément plus petits que les rats d'égout. Après tout, à défaut d'éloges, ils avaient au moins mérité ce léger anathème.

Quelques années plus tôt, j'avais piégé des centaines de campagnols pour le compte des CDC, les centres de contrôle et de prévention des maladies ; je les avais saignés, pesés, mesurés, j'avais déterminé leur sexe. Mon collègue sur le terrain avait fait de même, mais nombre des campagnols qu'il avait manipulés étaient morts de terreur ou s'étaient fait hara-kiri. Tous les miens avaient survécu. Et voilà que ces petites créatures envahissaient ma propriété ! La plupart des jardiniers iraient taper dare-dare dans leur

réserve illicite d'appâts au phosphore de zinc. Pas moi. Ça ne m'intéressait pas, de leur remplir l'intestin de volumes létaux de phosphine ou de gaz des marais. Sans honte aucune, j'étais attirée par tous les animaux qui me toléraient.

Je creusai des dépressions dans la terre sous Tonic – le genévrier – pour y loger les coquilles contenant les jaunes d'œufs. Puis je cherchai un endroit où m'asseoir au milieu des cactus du genre *Opuntia*, qui m'arrivaient à la cheville. Ils attendaient mon retour afin de pouvoir planter leurs banderilles dans mon innocent postérieur. Tonic était le principal perchoir collectif et grenier à provisions des pies tapageuses, qui pour moi se ressemblaient toutes, à part deux. J'avais assigné arbitrairement un sexe et un nom approprié aux deux que je reconnaissais. C'était le principal couple nicheur depuis deux ans : Balle-de-Tennis avait un gros ventre rond, et son compagnon, Queue-Déchirée, croisait les ailes derrière son dos comme s'il était menotté.

Balle-de-Tennis referma son bec sur une coquille d'œuf et décampa pour aller se poser sur Gin, le genévrier voisin de Tonic. Elle se percha sur la plus haute branche, inclinant la coquille vers le haut comme un hanap. Quand elle eut fini d'avaler le jaune d'œuf sirupeux, elle laissa choir la coquille dans les branches du genévrier et s'essuya le bec recto verso sur les aiguilles d'un rameau. Les ailes déployées et la queue en éventail, elle descendit reprendre du jaune d'œuf. Trois de ses congénères plus petites, occupées à poignarder la terre de leurs becs noirs, décollèrent lorsque Balle-de-Tennis se posa. On eût dit qu'elles lévitaient sur un oreiller d'air chaud qui s'était matérialisé sous les larges ailes de Balle-de-Tennis. S'étant enfin posées, les petites pies se remirent à gratter et à becqueter le sol. À force de chercher la moindre parcelle comestible du jaune d'œuf répandu

hors des coquilles que Balle-de-Tennis avait emportées, elles transformèrent le sol argileux en un mol monticule de poussière fine comme du talc. Puis elles s'envolèrent, sans doute pour aller piller une mangeoire à oiseaux quelque part dans la vallée.

Plus tard en ce même mois, je m'assis près de Tonic, plongeai les mains dans l'armoise aux douces franges et regardai quatre pies hyperactives pulvériser un sol dur comme du biscuit de mer dans leur recherche frénétique de gouttelettes de jaune d'œuf. Quand le quatuor fut parti, deux pics flamboyants à collier rouge – des pics plus terrestres qu'arboricoles, donc moins pics que les pics – profitèrent du sol ainsi brisé pour y plonger le bec et aspirer des fourmis.

Balle-de-Tennis toléra cette intrusion parce que les pics pompaient les fourmis couvreuses cracheuses de venin qui autrement lui dévoreraient ses provisions. De la taille de grains de riz cuits, ces couvreuses n'étaient pas des dévoreuses, mais elles géraient apparemment un astucieux système de plats à emporter destiné à priver les pies de boulettes de jaune d'œuf d'une taille importante.

Ayant compris que leurs niches écologiques se recoupaient, les pies piétineuses et les pics pompeurs étaient en voie d'association, ce qui me rappela cette phrase de John Muir: « Quand nous essayons de prendre un objet quelconque isolément, nous nous apercevons qu'il est rattaché à tout le reste dans l'univers. » Des aphorismes tels que celui-ci feraient de Muir l'un des plus célèbres conservateurs du XX<sup>e</sup> siècle.

Et moi? À qui étais-je étroitement rattachée? À personne.

Je n'en étais pas triste pour autant. Curieuse, pas plus. Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, j'avais

toujours été seule. Et je me voyais seule dans le futur le plus lointain que je puisse imaginer. Parfois, cela me semblait naturel, comme si ma psyché ne cadrait qu'avec ce mode de vie unique et solitaire.

J'ai quitté le domicile familial quand j'avais quinze ans. Ce ne fut pas, au départ, une rupture franche et définitive. Je suis sûre que vous pouvez imaginer ce qu'on ressent quand on vit avec des gens qui ne vous aiment pas. C'est déplaisant, mais tolérable. Mon père était violent. Je pouvais m'y faire parce que – demandez à mon médecin – je suis très solide. Mais il me traitait avec mépris, et ça, je ne pouvais pas m'y faire. Alors je suis partie. J'ai emménagé sur le campus de l'université de Georgetown pour les cours d'été, et à l'automne, quand j'ai eu seize ans, j'ai commencé mes études à l'American University, à Washington, l'établissement d'enseignement supérieur le plus proche de chez moi. L'université m'a acceptée en urgence, en se fondant sur mon dossier scolaire, mes travaux personnels, mes notes et les résultats de mes partiels, et j'ai trouvé du travail pour subvenir à mes besoins. Démographiquement parlant, la différence était frappante avec ce à quoi j'étais habituée. J'avais quitté une banlieue bourgeoise, où je pouvais sans danger m'aventurer activement au milieu de la forêt avoisinante, pour une métropole où apparemment la plupart des gens étaient soit riches, soit pauvres ; et à l'AU, les vigiles du campus se baladaient autour de la bibliothèque en nous disant de nous méfier du fétichiste des pieds ainsi que de ne pas aller dans les bois.

J'aimais bien rencontrer des gens venus de tous les coins du monde, mais j'avais horreur de la grande ville, et quand je ne courais pas sur la piste, je roulais à bicyclette sur le chemin de halage du Chesapeake & Ohio Canal. Le terrain appartenait au Service des parcs nationaux, et